

ELLE EST JOLIE

MONOLOGUE

L'autre jour, mon vieil oncle Eloi,
—Oncle du côté de ma mère,—
Me dit : " Mon cher, réjouis-toi,
Je viens de trouver ton affaire !
Famille honnête, bon maintien,
Position très établie...
Enfin —ce qui ne gâte rien !—
Elle est jolie ! "

—Bravo ! répondis-je alléché
Par le programme du bonhomme,
Mais, du moins, avant le péché,
Je voudrais voir ce qu'est la pomme.
Cette enfant,—ô mon oncle Eloi !—
Par vous est peut-être embellie ?...
—" Non ! va !... tu diras comme moi :
Elle est jolie ! "

—" Eh bien ! soit ! faites-la-moi voir...
Ménagez-nous quelque soirée
Suivant l'usage, en habit noir,
Simple et nullement préparée...
Je contemplerai de plein gré
Cette jeune fille accomplie...
Et peut-être aussi je dirai
Qu'elle est jolie ! "

Ce soir, —vous l'avez deviné
Rien qu'à ma superbe tenue,—
Par mon oncle je fus mené
Dans une maison inconnue.
On dansait. Il me dit : " Voici ! "
La salle était toute remplie...
—" Où ? " —" Là-bas ! " —" J'y suis ; voyons si
Elle est jolie ! "

Et je regardai, longuement...
Eh bien !... Mais j'ai grand tort peut-être
De formuler mon jugement :
Quelqu'un ici peut la connaître ?
—" Non ! " me répondrez-vous... Qui sait ?...
D'ailleurs, est-ce chose polie
De décider ainsi qu'elle est
Ou non jolie ?

Je m'étais toujours dit : " Je veux
Une femme brune " ; elle est blonde...
" Des yeux noirs " ; elle les a bleus...
" Très mince " ; elle a la taille ronde...
" Petite " ; elle est grande, vraiment...
" Très rose " ; elle est plutôt pâlie...
—" Bah !... répondez-vous, du moment
Qu'elle est jolie ! "

Puisque vous tenez tant, mon Dieu,
A mon opinion formelle,
Je dirai qu'en cherchant un peu
On doit trouver aussi bien qu'elle.
Non ! ce n'est point une beauté
Que l'on adore à la folie
Dont on dit, d'un air exalté :
Qu'elle est jolie ! "

Non ! ce n'est point du tout cela.
L'enfant n'est pas une merveille.
Mais laide, non !... bien loin de là !...
Ce qu'elle a de mieux, c'est l'oreille !...
Son nom,—je vous le dis tout bas—
Me paraît d'un fade : Julie !...
Mais, du moins, si Julie, hélas !
Etait jolie !

Vrai ! cela me déplairait fort !
Agissons donc avec prudence.
Julie, assez froide à l'abord,
Est-elle laide, en conscience ?
Magnifique dot, paraît-il,
Position bien établie...
Elle me paraît de profil
Presque jolie !

Réfléchissons un peu, pourtant,
Avant d'abandonner l'affaire...
Est-il tout à fait important
Disons même plus... nécessaire
De prendre pour femme, entre nous,
La jeune fille qu'on publie
Partout et de l'avoué de tous
Comme jolie ?

Est-ce un plaisir à souhaiter,
Quand dans le monde on se transporte
Avec sa femme d'écouter
Deux messieurs causant de la sorte :
" Dis donc... la dame en bleu... tu sais ?... "
—" Je crois bien, mon cher... accomplie !... "
Un dos !... des bras !... un vrai succès !...
Et puis, jolie ! "

En outre—point essentiel—
C'est une famille choisie...
Le beau-père est un pot de miel,
La belle-mère une ambrosie.

A ce couple rare et charmant
Heureux celui-là qui s'allie !
Allons ! elle est décidément
Assez jolie !

Assez ! qu'ai-je dit ? c'est trop peu !
Plus j'y songe, et plus son image,
Comme un rayon paisible et bleu
Sortant de l'ombre, se dégage...
La grand'tante, un bon million,
Est, m'a-t-on dit, très affaiblie,
Laide ? elle ! quelle illusion !
Elle est jolie !

J'avais regardé de travers
Sans doute et me trompais moi-même.
Maintenant, les cieux sont ouverts
Et je sens déjà que je l'aime !
Oui, certes, je l'épouserai.
Tu seras ma femme, ô Julie !
Cher oncle Eloi, vous disiez vrai :
Elle est jolie !

JACQUES NORMAND.

L'AILE NOIRE

I

Que l'on se représente une vaste bonbonnière,
autrement dit une chambre à coucher drapée de
tentures aux couleurs sourdes et reposantes, cou-
verte d'un tapis épais sur lequel s'appuient molle-
ment des meubles élégants et neufs, en bois par-
fumé d'Amérique.

Mille feux mobiles jetés par les vernis, les cris-
taux et les détails d'orfèvrerie, répercutent le
mouvement, la vie.

Pour cet ameublement, on a voulu observer au-
cun style, imiter aucune époque, suivre la mode
d'aucune nation. La jeunesse et l'amour se sont
créés là une retraite, un nid approvisionné de dou-
ceurs de la vie matérielle et de jouissances morales :
une bibliothèque bourrée de livres et un piano
coudoient l'inéluctable armoire à glace et les di-
vans du Daghestan, tous meubles choisis chez les
décorateurs modernes, lesquels ont autant de goût
que leurs prédécesseurs des autres siècles, autant
d'habileté que leurs confrères d'au delà les fron-
tières françaises.

Une jeune femme est là, assise devant un guéri-
don sur lequel un repas est servi, mais auquel on
touche peu, car un drame muet se joue dans cette
chambre, entre la mort qui bat de son aile noire la
porte et le bonheur qui défend son gîte.

Une bise glaciale cristallise la buée des vitres.
Au dehors la nuit est sombre et le silence profond ;
les voitures sont rares dans cette localité qui s'appe-
lait jadis le village de Passy. Il n'est pourtant que
huit heures du soir.

La lumière de la lampe qui glisse sous l'abat-
jour dessine et colore cette femme. Ses abondants
cheveux blonds, fins et frisant, encadrent comme
par une auréole son joli visage de vingt ans. Le
jabot de son peignoir de velours bleu fléchit à
chaque assouplissement de la taille ; le peignoir
s'entr'ouvre et alors, dans un clair-obscur charmant
apparaît la chair rose de sa gorge, libre dans sa
première alvéole de soie et de dentelles.

A deux pas, au creux d'un berceau où l'on vou-
drait se peletonner, on entrevoit, dormant, une
petite tête joufflue, et, sortant de la couverture, un
poing mignon refermé sur une poupée.

Le guéridon touche au lit.
Et dans le lit est un mort.

Un mort vivant encore, assis, le torse maintenu
par une pile d'oreillers. C'est un jeune homme de
vingt six ans, le père du petit être qui sommeille,
le mari adoré de la jeune femme.

Ils se sont mariés, lui à vingt deux ans, elle à
quinze ans.—Lafayette s'est marié à seize ans.—
La quatrième année de leur union s'est accomplie
à midi ; or, c'est ce doux anniversaire que le mou-
rant veut fêter quand même. On a obéi, en pleu-
rant, mais on a obéi. Volonté de mourant !

—Donne-moi encore un peu de champagne, ché-
rie, je sens que cela me fait du bien, dit le malade
de sa voix grise de phthisique.

—Non, je t'en prie, le médecin me grondera.

—Une goutte, il est si bon, je me sens renaître,
avec un tantinet de ta bonne crème au chocolat.

—Tu n'es pas raisonnable, ta semoule suffit, nous
verrons demain.

—Je t'en prie... comme pour la poupée de
Jeanne.

II

La jeune femme cède encore. Le malade par
bonheur, ne voit pas combien sont rouges et endo-
loris par les pleurs les beaux yeux qu'il aime tant.

Il avale péniblement une cuillerée de crème et
l'arrose d'une gorgée lente.

—Délicieux ! embrasse-moi, ma Paule bien-aimée.
Ce serait assez joli tout de même si j'en revenais.
La parque Atropos me fais des ceillades, je le vois
bien, mais je crois qu'elle peut remettre en poche
ses ciseaux. Nous retournerons dans les bois, va,
chérie ; nous irons revoir les boutons d'or illuminer
les prairies, le long de l'étang de Mortefontaine.

—Oh ! oui. Te rappelles-tu le petit coin où nous
nous sommes mis à l'abri !... Il pleuvait.

—Sous le châtaignier aux écurieils.

—Nous grimperons jusqu'à Sainte-Marguerite-
des-Bruyères.

Etions-nous bien là, tous les deux, seuls !

—Te souviens-tu du bouleau sur lequel tu as
gravé mon nom et le tien ?

—J'irais d'ici à lui, les yeux fermés.

—Combien le monde se moqueront de nous et
de nos inscriptions... !

—Et combien il aurait tort ! Je crois que tu
m'aimais mieux en ce temps-là.

—Méchant !

Elle l'enlace et l'embrasse tendrement.

—Ce serait idiot de mourir maintenant, reprit
le malade. A peine notre nid est-il formé, à peine
ai-je eu le temps de te faire la cour, car rien n'est
plus gentil que de faire la cour à sa femme. Mourir !
Je n'ai que vingt-six ans, tu n'en n'a pas vingt.
Nous nous aimons trop, d'ailleurs. Mourir ! Je
ne veux pas. Donne-moi un peu de champagne.

—Non, non, non, tu n'est pas raisonnable ; tu
vas mieux, tu vas tout gâter.

—Pour un anniversaire aussi tendre, madame,
vous n'avez rien à me refuser. Ah ! si je me por-
tais bien ! Allons, une goutte de champagne, mes
lèvres sont sèches, je te jure que cela me fera du
bien.

—Non, monsieur, vous n'êtes qu'un petit pochard.

—Je ne te demande pas la rasade de Panard,
nous ne sommes pas au Caveau.

Elle présente le verre, il prend une gorgée, et
mari et femme s'embrassent longuement encore.

—Tiens, dit-il, ce baiser pour Jeannette, porte-
le-lui, ses joues sont si appétissantes. Elle est
plus joufflue que moi, hein ? C'est toi qui m'a
donné cet ange-là, ton portrait, tu sais.

Un accès de toux affreuse, funèbre, secoue bru-
talement le corps maigre du pauvre garçon, qui
retombe épuisé sur le bras vigilant de son amie.
Celle-ci couche son cher fardeau et le couvre pieu-
sement. Des larmes tombent chaudes sur les draps,
mais il ne voit rien.

L'aile noire frôle la porte.

III

—As-tu fini ta dinette ? reprit-il dès qu'il put
parler.

—Oui, tu veux quelque chose ?

—Fais-moi un peu de musique, joue-moi : *Salut,
demeure chaste et pure*, que nous entendions il y a
juste un an, pour cette même fête.

Et la pauvre femme, envahie par le désespoir,
ouvre le piano et joue le morceau désiré.

—Pas cela, non mignonne, joue une page plus
gaie, ce que tu voudras, la marche que nous chan-
tions tous les deux, sur la route, en revenant de
Montmeillant, tu sais...
—La chanson du *Casque*, du *Cœur* et de la
main.

—Oui.

Elle joue la marche avec un entrain extraordi-
naire ; ces phrases pimpantes la reportaient aux
beaux jours et la grisaient. Son mari agitait sa
longue main décharnée sur le devant du lit, s'ef-
forçant de marquer le rythme ; elle s'en aperçut,
et toute ravie de l'effet, elle joignit les paroles à la
musique. Ce fut pour son imagination une course
affolée à travers le feu d'artifice des souvenirs de